

RTP 1013p

**UN TRAITÉ
AVEC
LE DESTIN**

Conférence prononcée par la

Princesse Jeanne BIBESCO

AU CLUB DU FAUBOURG

Lundi 7 Décembre 1925

Bibliothèque Maison de l'Orient



129788

PRIX : 5 Francs.

à Monsieur Salomon Reinach,
à celui dont les ouvrages sont
pleins de poésie et de vérité.

Jeanne
Princesse Bibesco

Ne pense pas au passé sombre
Et ne dis pas : « Si j'avais su ! »
Songe à tes facultés sans nombre.
Tout se refait ! Rien n'est perdu.

**UN TRAITÉ
AVEC
LE DESTIN**

Conférence prononcée par la
Princesse Jeanne BIBESCO

AU CLUB DU FAUBOURG
S A L L E W A G R A M



Lundi 7 Décembre 1925

MESDAMES ET MESSIEURS,

VOLTAIRE a dit : « Un livre est une lettre
« adressée à tous les amis inconnus que l'on
a sur la terre ». Puis-je espérer que mes
paroles seront un message adressé non seulement aux
amis précieux qui m'ont accompagnée ici et au cher
Léo Poldès, qui mérite tant d'être soutenu dans son
œuvre admirable, mais aussi à tous les amis inconnus
que j'ai, peut-être, dans l'auditoire, amis que je
voudrais encourager et même consoler, si ce mot
n'est pas trop chargé d'ambition !

J'ai résumé sous ce titre : « *Un traité avec le Destin* » ce qui fait l'aspiration de tout notre être dans le combat de la vie : La paix avec les autres, la paix avec nous-mêmes !

Un traité signifie une transaction, des concessions mutuelles, un oubli du passé, un groupement de forces neuves pour le travail présent. Tout cela me semble annoncé dans ces mots :

Ne pense pas au passé sombre
Et ne dis pas : « Si j'avais su ! »
Songe à tes facultés sans nombre.
Tout se refait ! Rien n'est perdu.

L'erreur qui consiste à regarder notre caractère comme inchangeable est une des plus paralysantes qui soient. Vous avouerez-vous que je n'aime pas le proverbe : « qui a bu boira » reste d'une philosophie non pas antique (les anciens croyaient aux métamorphoses) mais cartésienne. En combien de points Descartes n'est-il pas incomparable. Plusieurs de ses disciples néanmoins ont été dominés, hantés par le préjugé suivant lequel l'avenir d'un homme était inscrit dans son passé. Rien n'est plus faux !

Cette façon de réduire le mouvement à la presque stagnation est la négation même de la vie ; l'existence ne se poursuit pas comme une expérience chimique qui, à telle minute, produit tel effet et donnera, à la fin, tel résultat ; car alors, nés du même père et de la même mère, élevés dans des conditions semblables, les frères et les sœurs auraient des destinées ressemblantes et c'est le contraire qui arrive.

L'espoir d'une transfiguration complète de notre personne et de notre destin, à n'importe quel âge, est la plus raisonnable des prétentions, car la vie n'est pas un développement, mais une évolution. Vous savez la différence ? Prenons, si vous le voulez une comparaison ; tout s'explique mieux ainsi : le développement de la petite chenille serait de devenir une chenille moyenne, puis une grosse chenille. Son évolution est de devenir chrysalide et papillon.

Et c'est parce qu'on ignore cette force de transmutation, ce pouvoir de métamorphose qui est en nous que Buffon a pu dire : « Si on observait les hommes, on verrait que les meilleurs mènent une vie timide et contentieuse et que la plupart meurent de chagrin. »

Je vais donc essayer de vous dire, Mesdames et Messieurs, comment on pourrait mener une autre

existence, se faire de toute conjoncture un point d'appui, de toute aventure un chemin, comme le navigateur se fait un appui et une route des flots déchaînés.

Je ne développerai pas le sujet à fond. Il y faudrait des heures et une verve intarissable. Je ne vous parlerai pas d'actes formels de volonté. Il est des gens qui ont très peu de volonté. Celle qui a l'honneur de vous parler n'en a, pour ainsi dire, pas. Il existe, d'ailleurs, au sujet de la culture de la volonté, du développement de la volonté, de l'éducation de la volonté, une littérature admirable à la profitable lecture de laquelle je vous renvoie.

Mon projet est plus sentimental et plus simple à fois : Je m'adresse aux gens découragés. Qui ne l'est pas, à certaines heures ? Qu'ils trouvent, en mes paroles, ce qu'ils désirent entendre ; que ces accents d'un cœur vraiment humain s'harmonisent à leurs nécessités, que je sois comprise de tous, et j'en serai ravie. Mais si je n'avais tiré qu'un seul être de sa mélancolie, je dis bien *un seul*, je ne regretterais pas mes paroles car La Bruyère assure ceci : « Quand on ne serait « pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne « serait pas être en vain sur la terre, ni lui être un « fardeau inutile. »

VOUS savez, Mesdames et Messieurs, que de malheurs évités le bonheur se compose. Nos détresses se rattachent, toutes, à un des trois chefs principaux : *Chagrins d'amour ou de bonté*. Sous cette dénomination nous groupons ce qu'on peut souffrir par ou pour des êtres aimés. *Chagrins de santé ou d'activité*, auxquels se rattachent non seulement nos douleurs physiques, mais toute défaillance, toute limitation de nos forces ; enfin *Chagrins d'ambition, d'argent ou d'avidité*, qui enclosent ce que nous souffrons de l'injustice des hommes ou de l'insuffisance des lois.

Incontestablement, en beauté ravissante, en lyrisme transcendant et inspirateur, les chagrins d'amour tiennent le premier rang, puisque l'Amour est le maître des dieux et des hommes. Tous les arts doivent aux peines de cœur des chefs-d'œuvre impérissables. Les douleurs d'amants morts depuis des siècles nous émeuvent encore ; bien des génies ont allumé les rayons de leur gloire à la flamme d'un amour malheureux et, s'il s'agit de nous, nous ne nous sentons jamais si grands, si prestigieux que lorsque nous souffrons dans notre amour.

Amour, cruel amour qui nous tiens en tes chaînes,
Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines. ⁽¹⁾

(1) Saint Evremont

Mais cette magique beauté n'éclipse pas le nimbe pathétique des chagrins de santé. Devant l'atroce douleur d'être borné dans sa nature, infini dans ses vœux, les anciens (mystiques par excellence) fléchissaient les genoux. Les Orientaux voient encore, sur le front du malade, le signe lumineux, le doigt du Destin ; ils vénèrent tous les infirmes, même les fous. La maladie, qui semble, plus que toute autre détresse, porter le sceau de la fatalité, a, elle aussi, enfanté des génies émouvants, et rien ne dépasse le discernement, la divination et l'attendrissement de ceux auxquels la langue a donné le beau nom de patients.

Il semble, à première vue, que les chagrins d'ambition manquent de noblesse. Évidemment, si le candidat à la notoriété n'est qu'un envieux égoïste ou un paresseux, il mérite quelque peu les maux qu'il endure. Mais lorsque l'ambition se confond avec l'amour de l'humanité et la hâte de lui dévouer ses facultés, le renoncement forcé a aussi sa dramatique beauté. Qu'un génie puisse être étouffé sous la pauvreté, quelle monstrueuse iniquité ! « L'argent, disait Alphonse Karr, « il en faut ; mais il ne faudrait pas qu'il en fallût. » Sentir qu'on a tout, sauf les protections nécessaires pour mettre ce tout en valeur, et supporter bravement cette affliction, c'est être, à proprement parler, un héros. Or il est de ces héros. Il est des hommes à qui les moyens les plus pratiques sont impraticables. Leur dire que l'inégalité des conditions humaines est chose toute simple est une sinistre plaisanterie. On se montrerait plus utile à celui qui souffre de l'injustice en reconnaissant que sa douleur est immense et en en appréciant la valeur, qu'en la niant, car la douleur du génie méconnu constitue la plus tragique des auréoles.

NOUS entrons, Mesdames et Messieurs, dans le cœur du sujet : Donc, tout à coup, vous est échue cette effrayante et accablante dignité : souffrir. La journée avait commencé comme tous les autres jours. Mais le Destin et ses alliés mobilisaient contre vous. Un coup de téléphone, une lettre à l'accent inaccoutumé, une nouvelle dans un journal, une douleur latente devenant soudainement aiguë, un accident... et tout le fragile édifice de vos amours, de vos forces, ou de vos biens oscille sur sa base. Le Destin a franchi vos portes ; il occupe vos domaines et vos champs d'action. Vous êtes en sa possession. On ne lutte pas contre le Destin vainqueur. Que faire ? Que faire ?

Ou plutôt, que faut-il ne pas faire ? Avant tout, si vous ne voulez pas qu'un ennui se transforme en catastrophe, ne vous irritez pas. La colère a le terrible pouvoir de stabiliser les malheurs. Elle rive à nous des chagrins qui n'étaient que des injures du sort, des épreuves, donc, le mot le dit, des ennuis passagers.

Ne poussez point de clameurs : elles attirent les douleurs et les rassemblent comme les loups, en hurlant, rassemblent d'autres hordes de loups.

« Comment, vous écrieriez-vous, comment ? Je ne
« me plaindrais pas violemment de cette horreur ? »

L'horreur, c'est votre violence !

Suicide moral, mais suicide réel, courte folie, mais folie furieuse, la colère amène un tremblement d'événements plus destructif qu'un tremblement de terre ! C'est alors que nous reconnaissons, trop tard, que nulle trahison d'amis, nulle victoire d'ennemis n'aurait pu nous confondre, nous ruiner, nous humilier autant que notre propre exaspération.

Que votre douceur dispose déjà le Destin en votre faveur, cela ne suffit pas : concédez-lui encore autre chose : Ne faites pas de plaintives confidences. A qui les ferez-vous ? A des indifférents ? Vous les ennuierez ! A des amis ? Me permettez-vous de vous dire que vous les ennuierez aussi.

C'est un proverbe faux comme beaucoup de proverbes que celui-ci : « On diminue sa peine en la confiant. » La vérité est autre : une peine racontée est une peine augmentée à l'infini ; car lorsque vous aurez reconnu que votre chagrin était peu de chose, le souvenir de votre confiance vous inquiétera et vous diminuera. Vous en aurez un regret obscur et obstiné. Le conseil des anciens est toujours actuel : « Cache ta joie pour qu'on ne lui donne pas une fin. Cache ta peine pour qu'on ne lui donne pas de la durée. »

Se taire, Mesdames et Messieurs, se taire dans la douleur est un trésor au sens étymologique du mot : thésauriser, économiser, faire des provisions. C'est à ce silence qui conserve, réserve et préserve que vous devez votre force morale ; car une personne qui se saignerait aux quatre veines ne s'affaiblirait pas plus physiquement que ne s'affaiblit moralement celui qui récrimine à tout venant. La belle parole de Voltaire trouve ici son application : « Soyez indevinables. dépaysez les curieux ! »

Si vous avez déjà fait deux concessions au Destin par votre sang-froid et votre silence, il faut achever de le gagner en temporisant, c'est à dire en ne portant pas un jugement précipité sur les évènements douloureux. « Ne nous hâtons pas de nous affliger, écrivait Fontenelle, attendons que tout ce qui nous paraît si « mauvais se développe ! »

Et de fait, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas seulement dans les féeries que l'on voit des changements à vue; ce n'est pas seulement au théâtre que des drames, gros de catastrophes, se dénouent soudain miraculeusement; c'est autour de nous, chez nous ! Et, pourtant notre vie se passe en jugements hâtifs, quand, pour notre malheur, nous n'acceptons pas les opinions toutes faites des autres. « Hélas, trois fois hélas, s'écriait un grand penseur, « tous mes ennuis viennent des caprices et des fantaisies « d'autrui ! » Et vous connaissez les beaux vers de Corneille :

« Par la grâce de Dieu, ils ne sont pas venus
« Ces jours, dont vous craigniez les rigueurs souveraines :
« Mais, qu'ils vous ont coûté de peines,
« Ces maux que vous n'avez pas eus ! »

Ah, si vous saviez combien certains délais, malgré leur apparence de perte de temps, ont de vertu magique ! Que de cas où il est bon d'hésiter, de traîner en longueur. Avant un reproche, avant une explication délicate, avant une lettre moins tendre, avant une revendication !... Ah ! que les retards sont précieux. Qu'il est sage, parfois, de laisser passer l'heure et même de manquer l'occasion à jamais !

Cela donnera de la force au mal, dites-vous ? Non. Mesdames et Messieurs, cela donne au mal le temps de se convertir en bien.

Remontez dans vos souvenirs et convenez de ceci :
De même qu'il est, hélas, des victoires plus coûteuses
que des défaites, il est des pertes qui sont des gains ; il
est des ruptures qui sont des évasions ; il est des trahisons
qui nous ouvrent les yeux ; il est des faussetés qui sont
des illuminations ; il est des crimes, oui, Messieurs, il
est des crimes commis contre nous qui balaient notre
horizon, comme l'orage lave le ciel :

« Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,

« Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous. »

NOUS touchons, maintenant, au point important. Vous savez ce qu'il est sage d'éviter, Mesdames et Messieurs, voici, maintenant, ce qu'il faut faire, pour réaliser vos projets :

Entre vous et un objet ardemment convoité : être vivant, position, guérison, tranquillité (car on peut désirer passionnément la tranquillité) se dressent des montagnes d'obstacles.

Examinez ces obstacles un à un, par ordre d'urgence et d'importance. Discutez-les dans un esprit d'amoindrissement. Livrez-vous sur eux au travail auquel se livrent certaines dames jalouses, lorsqu'on exalte, devant elles, une femme intelligente et belle : « Son intelligence n'a rien de si extraordinaire ! Vous « la trouvez si belle ? Dites, plutôt, qu'elle *a été* belle, etc., etc... » Vous connaissez le petit jeu.

Vous dénigrerez de la sorte les barrières élevées sur la route de vos désirs. Vous affirmerez : « Cette « traverse a pu constituer un arrêt autrefois ; elle ne « m'arrêtera plus. Je n'ai jamais pu ouvrir cette porte. « Je la forcerai. Ce mur, qui me paraissait infranchis- « sable, je le franchirai. Ce qui se dresse devant moi « est un fantôme de danger : le vrai danger serait « d'avoir peur. »

Sous la poussée de telles réflexions, ou les barrières s'ouvriront, ou une autre route apparaîtra.

Mais, m'objecterez-vous, tout ceci est beaucoup plus de l'imagination et de l'enthousiasme que du raisonnement ! Suffit-il donc de souhaiter passionnément la disparition de certains obstacles pour qu'ils s'évanouissent ?

Presque toujours oui, Messieurs.

Vauvenargues a dit : « Si la passion conseille plus « hardiment que la réflexion, c'est qu'elle donne « plus de force pour exécuter. Les grandes pensées « viennent du cœur ! »

Et si l'obstacle se révélait un être vivant ? Celui qui, depuis des milliers d'années, est un loup pour un autre homme (et beaucoup plus une louve pour une autre femme), protégez-vous ; mais, une fois réglée la question de votre sécurité, soyez distants, soyez lointains.

Balthazar Gracian a donné un si joli conseil en ces mots : « Dans la vie, comme au jeu, la grande science est de savoir écarter ! — « Prenez ce que votre « cerveau peut supporter, enseignait Emerson, et « rejetez délibérément le reste ». Ce que le peuple dit encore plus clairement, dans sa bonne et simple langue : « Laisse tomber ! »

Mais oui, Mesdames et Messieurs, laissez tomber, et ne faites pas aux méchants l'honneur, le plaisir et la grâce de souffrir par eux.

Vous communiquerai-je une idée que m'a suggérée l'effeuillement de la marguerite et sa gradation : « un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout ? »

« Il faut s'occuper des indifférents un peu, de ses « amis beaucoup, de son amour passionnément et de « ses ennemis pas du tout », et se souvenir de l'admirable parole : « Et Jahveh m'a dit : les pécheurs sont « devant ma face comme s'ils n'existaient pas. »

L'ESPRIT délivré d'un poids inutile, sachez souhaiter vos biens avec ardeur. Juvénal écrivait : « S'il te plait d'adresser « aux dieux des offrandes avec des prières, demande « un esprit sain dans un corps sain. »

Demandez au Destin, que votre patience a déjà gagné à votre cause, une chose très difficile (les choses faciles s'obtiennent par d'autres moyens) ; mais ne demandez pas une chose impossible.

Digne d'être convoité, précieux, difficile à obtenir, l'objet de votre fervent désir doit être clairement dessiné dans votre esprit. Cet objet de vos vœux, Messieurs, il est sur les genoux des dieux. Pourquoi ne l'attireriez-vous pas par des souhaits sans divergence ?

S'il n'est pas une faute au monde commise par une personne qui ne puisse être commise par une autre, il n'est pas un bonheur possédé par l'un qui ne puisse échoir à l'autre et pourquoi pas à vous ?

Peut-être obtiendrez-vous non ce que vous espérez, mais une félicité meilleure, une plus noble joie ?

En cherchant leur avenir dans les astres, les astrologues ont découvert d'autres astres et jeté les fondements de l'astronomie. En cherchant la pierre philosophale au fond de leurs creusets, ils ne l'ont pas trouvée, mais ils ont réalisé les premiers alliages et découvert la chimie et la physique.

Et vous-mêmes, Mesdames et Messieurs, à force de rêver d'un objet impossible, n'avez-vous pas usé la convoitise et lassé votre envie ? N'avez-vous pas trouvé, un jour, dans votre cœur, à la place de l'ancien caprice irréalisable, mort de fatigue, un joli désir tout différent, robuste et plein de possibilités ?

Ne souriez pas en m'objectant que c'est une singulière manière de réaliser ses projets que de les abandonner ou de les remplacer par d'autres. Mais si le dessein était ruineux et mortel, son abandon n'est-il pas une richesse et une guérison ?

Oui, Mesdames et Messieurs, on réalise ses projets, on se réalise soi-même par un ensemble de précautions et d'espoir, par une part accordée au destin et une part reçue de lui.

Si vous savez vaincre la colère, si vous êtes indevinables et temporisateurs, vous devenez l'homme prudent devant lequel l'adversité recule et avec qui traite le Destin. « Le malheur entr'ouvre la porte : il aperçoit la prudence et s'enfuit épouvanté. »

Cette certitude de votre élévation morale ne peut qu'augmenter votre bienveillance envers l'humanité. Vous serez bons envers vous-mêmes, en vous annonçant sans cesse un meilleur lendemain, et bons envers les autres, parce que l'indulgence n'exclut pas l'indépendance. Vous aimerez ceux qui sont aimables et vous tâcherez d'oublier les autres. « Aime qui t'aime, soutiens qui te soutient, sers qui te sert, délaisse qui te délaisse, oublie qui t'oublie. » Vous boirez les eaux divines du fleuve du Léthé qui lavent et rajeunissent et l'oubli rendra plus de services à votre cœur que la mémoire n'en rend à votre esprit.

Si la théorie de cette vérité vous a parfois échappé, Mesdames et Messieurs, la pratique vous en est,

pour tant, familière: Vous ne faites point de rangements ni de classements sans détruire des papiers inutiles. Vous savez que cette forme de philosophie qu'on appelle l'expérience ne consiste pas moins à bannir certains faits de son souvenir qu'à en accueillir d'autres comportant des encouragements. Vous savez qu'il dépend de vous de faire de votre mémoire un céleste séjour ou un lieu d'expiation!

IL me faut conclure et je le ferai par ces mots :
Peut-être aviez-vous le vague espoir que de vos chagrins passés naîtraient vos joies futures et que vos larmes seraient changées en diamants.

Cet espoir si justifié, quoique timide, peut-être l'ai-je formulé comme on annonce définitivement à une personne un héritage sur lequel elle ne comptait que peu ?

Si j'ai réussi en cette œuvre attachante, si j'ai pu vous mettre en possession des richesses qui sont en vous, si j'ai pu vous donner de vous une idée pleine de mystérieuse grandeur, je serai arrivée au but que je poursuivais et que vous m'avez aidée à atteindre avec une attention charmante et une sympathie dont je vous remercie de tout mon cœur.